

La phonologie entre corpus et représentations mentales
Un examen des divergences entre écoles linguistiques au début du XX^e siècle

Introduction

Dans une approche qui appréhende les sciences – et d’abord les sciences sociales – comme des constructions produites dans et par une configuration socio-historique donnée (Chevalier & Encrevé, 1984), comment en vient-on à comprendre la façon dont la linguistique a élaboré ses représentations et ses hypothèses ? La conceptualisation et l’architecture des théories linguistiques sont déterminées par les contradictions internes aux raisonnements, les insuffisances des descriptions et les contre-exemples que produit la connaissance d’un nombre croissant de langues, également par les propositions issues d’autres disciplines, telles que l’anthropologie ou à l’informatique. Dans le même temps, l’élaboration d’une pensée sur les langues et le langage, si abstraite qu’elle paraisse, n’est pas sans rapport avec les circonstances concrètes dans lesquelles sont formalisées les données construites par le linguiste. Celles-ci sont conditionnées par la nature des langues à décrire – et le rapport que savants et locuteurs ont avec ces langues –, par la concurrence des langues entre elles, le « marché linguistique » (Bourdieu 2014), et par des modes d’organisation universitaire qui varient d’un pays à l’autre.

La tripartition du structuralisme dans ses commencements est orientée par l’exigence d’une restitution scientifique du versant sonore des langues en tant que phénomène symbolique (et non en tant que signal, comme avait déjà su en rendre compte la phonétique expérimentale). Elle répond à la nécessité de mettre au point une méthode qui rende compte de l’hétérogénéité des données, qu’elle affecte les langues indo-européennes pour Saussure (1879 ; 1995) ou également des langues d’autres familles pour Baudouin de Courtenay, Troubetzkoy et Jakobson comme pour Boas, Bloomfield et Sapir. La spécificité de chaque école reflète le caractère vernaculaire des parlers et la différence des systèmes politiques et éducatifs à partir desquels ils sont appréhendés. On le remarque d’emblée dans les aléas biographiques qui font que la langue maternelle de ces auteurs n’a pas été celle de l’essentiel de leurs productions scientifiques : le russe pour Baudouin de Courtenay qui est mort polonais, l’allemand pour Troubetzkoy qui est né russe, enfin l’anglais pour Boas et Sapir qui sont nés allemands et pour Jakobson qui est né russe.

Après avoir considéré les différents contextes d’apparition de la phonologie et en avoir caractérisé les principes, on se propose d’examiner contrastivement les travaux des écoles que l’on qualifiera de russe et d’américaine pour en établir les spécificités et les ressemblances, complétant des analyses comparables entreprises sur Saussure (Bergounioux 2010) et sur l’école américaine (Bergounioux soumis) qui préludent au développement de la phonologie (Anderson 1985). Ce faisant, on repèrera comment sont apparues les deux méthodes qui ont permis aux linguistes de s’affranchir du signal : la constitution de corpus et la représentation mentale du signifiant.

1. La phonologie en tant que processus d’objectivation

La périodisation de l’histoire de la linguistique, telle que l’avait esquissée Saussure (1996 ; 1997) et sur quoi un accord se dessine aujourd’hui, se scande en quatre étapes majeures :

- (i) l’apparition de l’écriture, dont l’aboutissement serait l’invention de l’alphabet,
- (ii) l’établissement des catégories grammaticales à partir de la logique – d’Aristote à Port-Royal et jusqu’aux idéologues au début du XIX^e siècle.

- (iii) le comparatisme, en particulier après que les Junggrammatiker en ont fixé la doctrine dans les années 1870,
- (iv) le structuralisme.

Pour ce qu'il en est du structuralisme, deux commentaires. Le premier concerne la diversité de ses lieux d'apparition. Si la linguistique diachronique est une science allemande et le restera pour l'essentiel jusqu'à la Première Guerre Mondiale, le structuralisme n'est assignable ni à un seul auteur, ni à un seul pays et les discussions sur son origine première se poursuivent, recouvrant des enjeux dont on peut dessiner à grands traits les motivations. Les chercheurs francophones privilégient Saussure qu'ils inscrivent au principe d'une « pensée française » qui aura son heure de gloire entre 1950 et 1970 (Dosse 2012). Avec la réappropriation par les Etats-Unis du champ des sciences sociales dans le contexte de la guerre froide, entre 1945 et 1965, une filiation nord-américaine du structuralisme est privilégiée. Dans cette perspective, la venue de Jakobson et de Martinet à New York est réinterprétée comme un transfert des acquis de l'Ecole de Prague que le générativisme entend dépasser. Aussi, dans les années 1960, la constitution des écoles harrissienne et chomskyenne s'est effectuée en rupture tant avec la tradition anthropologique inaugurée par Boas qu'avec le behaviourisme promu par Bloomfield. A cette bifurcation correspondent, en URSS, la fin précipitée du Cercle Linguistique de Moscou au milieu des années 1920 et l'étouffement de la recherche théorique par le marxisme.

Qu'elles soient de langue française (suisse), anglaise (américaine) ou russe (en exil), ces écoles ont en commun d'avoir constitué la phonologie comme le pivot de l'étude scientifique des langues. Ce constat a de multiples répercussions :

- une rupture radicale avec la philologie et l'écriture – rupture en grande partie surdéterminée aux Etats-Unis et en Russie par la confrontation avec des langues à tradition orale –, ce qui motivait une prédilection pour l'analyse synchronique même si nombre d'études, dont les dernières conséquences seront tirées par M. Swadesh (1986) et J. Greenberg (2005), se sont proposé de restituer une généalogie des familles linguistiques, voire de retrouver la langue primitive ;
- une prise de distance avec la phonétique que Rousselot définissait comme « expérimentale » (Rousselot 1897-1901) et que Meillet qualifiait d'« instrumentale », cherchant, en deçà de la matérialité sonore, les principes d'une formalisation de sa réalité mentale ;
- une reconsidération de la relation à l'anthropologie, à la territorialisation des langues, sensible dans la révision de l'approche dialectologique. Saussure soutient la thèse du continuum. Troubetzkoy envisage une approche statistique et surtout l'émergence d'un « Sprachbund ». Boas et son école inaugurent une réflexion typologique qui emprunte ses modèles à l'anthropologie culturelle, notamment à la théorie du *Kulturkreis* et aux conceptions diffusionnistes.

On relève, dans les noms égrenés, deux groupes sociaux que tout oppose. D'un côté, il y a des savants d'origine juive qui, en première ou deuxième génération, ont quitté l'Europe (Boas, Bloomfield, Sapir, Jakobson) ; de l'autre, des professeurs issus de familles d'ascendance noble (Saussure, Baudouin de Courtenay, Troubetzkoy), de confession chrétienne (protestante, catholique, et orthodoxe respectivement), qui sont demeurés dans l'Ancien Monde en passant d'un pays à l'autre pour des raisons personnelles ou politiques. On recense ensuite une dispersion des institutions dans des villes inattendues, à Kazan, Ottawa, Genève ou Prague, qui, par contraste, soulignent l'absence dans cette géographie savante des grandes institutions de Paris, Londres, Moscou et Leipzig. Enfin, à partir de 1914, chaque école se choisit une langue de travail, celle du pays où elle exerce ses activités.

2. L'accès à la structure de la langue : la question de l'observation

Le structuralisme apparaît en dehors de l'Allemagne, inventé par des chercheurs qui ont effectué une partie de leurs études dans ce pays, comme un siècle auparavant, après avoir découvert le sanskrit à Paris, F. Bopp mettait un terme dans un essai publié en allemand (Bopp 1816) à la domination de la grammaire générale que la France avait imposée depuis Port-Royal (Arnaud & Lancelot 1660). Alors que des considérations ethnographiques confondant langue et peuple étaient consubstantielles au modèle généalogique des indo-européanistes, le structuralisme, en mettant en avant les mécanismes linguistiques, autonomisait la langue. Paradoxalement, même la thèse eurasiste de Troubetzkoy (1996 cf. *infra*) représente à cet égard un renversement de problématique puisque les variations entre les langues n'y sont plus appréhendées comme le reflet d'un substrat ethnique – comme c'était le cas chez van Ginneken (1907) par exemple. Au contraire, c'est à partir du système qu'est opérée la superposition d'un ensemble d'oppositions phonologiques et morpho-syntaxiques cardinales qui circonscrit et réunit des populations hétérogènes pour les localiser territorialement comme la manifestation d'une entité politique inédite (Sériot 1999).

Que cette révolution soit contemporaine de l'époque à laquelle le son a pu être fixé par des procédés mécaniques n'est pas fortuit. Alors que la tradition savante s'était établie comme une pratique de la reprise continue des textes par la copie et le commentaire, la phonologie a eu pour programme – comme à leur façon, dans ces mêmes années, l'anthropologie culturelle ou la psychanalyse – une science de l'homme qui se détachait de la lettre pour se recentrer sur la parole. Dans cette perspective, afin de fixer des données labiles (*verba volant*) ou non observables (la langue comme *cosa mentale*), la confection de corpus, et parallèlement la définition des notations phonétiques (dont l'A.P.I.), reconfigurait le mode de constitution des données requises par l'étude scientifique. L'approche empirique était privilégiée : les attestations provenant des formes consignées dans les transcriptions orientaient les analyses au lieu que ce soit la théorie qui élabore des raisonnements en attente d'exemples qui la justifieraient. Des trois écoles sténographiées comme russe, française et américaine, la dernière a fondé son travail sur les corpus (Laks 2008) alors que la seconde n'en a pas eu l'usage, Saussure se consacrant à des langues mortes à partir des écrits qui en conservent le témoignage. Boas décrivait des langues vivantes non écrites condamnées par la colonisation européenne et il s'est progressivement éloigné de la linguistique quand Saussure élaborait le programme d'une linguistique générale. Dans ce partage, où peut-on situer l'école russe ?

3. L'école russe

3.1 De Baudouin de Courtenay à Jakobson

A Kazan puis à Tartu, dans la relégation à quoi l'avait condamné son opposition à la politique russe en Pologne, J. Baudouin de Courtenay (1845-1929), rejoint par Mikolaj Kruszewski (1851-1887), a commencé par enseigner ce qu'il avait appris au cours de sa formation en histoire et philologie à Varsovie et Saint-Petersbourg puis à Iéna, Berlin et Leipzig, le centre des études comparatistes animé par les Junggrammatiker sous la férule de K. Brugmann. Il y a soutenu son doctorat sur « la langue polonaise avant le XIV^e siècle » avant de retourner en Russie. Tenu à l'écart des chaires universitaires les plus prestigieuses de l'empire tsariste, il finit par rejoindre Saint-Petersbourg après quelques années d'enseignement à Cracovie. Son programme de recherche prenait son point de départ en 1895 dans une théorie de l'alternance – ou de l'apophonie –, au point de rencontre entre phonologie et morphologie, établissant une distinction entre « physiophonétique » et « psychophonétique ». En assignant l'identification des éléments sonores à leurs effets grammaticaux, il détachait la forme de la langue de ses composants physiques, articulatoires et acoustiques, privilégiant une représentation mentale organisée en un système de « phonèmes » (Baudouin de Courtenay 1972). S'il est crédité

d'avoir fixé l'acception de ce terme, il n'a pu en dépendre la caractérisation des propriétés du signal qu'il conservait pour définir les unités dans une approche que prolongera son élève, Lev Chtcherba.

N. S. Troubetzkoy (1890-1938) et R. Jakobson (1896-1982) ne sont pas ses disciples. Il y a des raisons géographiques (Baudouin de Courtenay n'a jamais enseigné à Moscou) et politiques (le nationalisme polonais ne fait pas bon ménage avec l'eurasisme). Au moment où, avec l'avènement de l'Union Soviétique, Troubetzkoy se trouvait contraint à l'exil, Baudouin de Courtenay rentrait en héros dans son pays de nouveau indépendant. Le sort semble s'être acharné contre l'auteur des *Grundzüge der Phonologie* publiés dans une langue que la politique hitlérienne déconsidérerait, juste après la disparition de leur auteur et dans une ville où l'occupation nazie mettait un terme à l'existence du Cercle Linguistique de Prague. Mais la différence entre Baudouin de Courtenay et Troubetzkoy est avant tout d'ordre théorique.

3.2 La marque privative et la différence négative

Comme Michel Viel (1984) en a produit la démonstration, une des spécificités de la phonologie pragoise repose sur la fonction accordée à la notion de « marque » que Jakobson s'est targué d'avoir ajouté au schéma conceptuel conçu par Troubetzkoy, ce qui semble vrai pour l'application à la morphophonologie, un peu moins pour la phonologie où Troubetzkoy en avait déjà trouvé l'emploi. La « marque » est en deçà du phonème, dans la structure de la langue plutôt que dans l'esprit. Surtout, ce n'est pas le résultat d'une opposition : elle est une alternative à la relation négative (notée exclusivement par le signe -) que Saussure posait au principe du concept de système (de structure). La marque fixe une propriété extrinsèque, indiquée au moyen d'un +, qui assigne à l'un des termes un contenu préliminaire à toute opération, c'est-à-dire une substance (vs une forme) que l'autre n'a pas, en sorte qu'on a pu caractériser cette absence comme l'effet d'une marque « privative », d'un manque. Au lieu de déduire la structure à partir des oppositions, Troubetzkoy en anticipe la présence, avant toute corrélation, dans chacune des unités, en intégrant (ou non) à la description un élément dont il a dressé le répertoire universel, un « trait », qui existe indépendamment, actualisé (ou pas) selon la langue. La justification du trait ne peut dès lors se justifier que par des qualités phonétiques : nasalisation, aspiration, accentuation... Ces qualités substantielles, sténographiées sous forme de propriétés élémentaires ordonnées, établissent deux niveaux dans l'inventaire : celui des phonèmes et celui des traits, esquivant le recours aux oppositions. Jakobson, dans son projet de réconciliation de la phonétique et de la phonologie, esquissé dès 1952 et concrétisé au fil des publications (1963), a exploité cette notation reprise par Chomsky et Halle (1968). L'architecture dualiste du système ne se justifiait plus par la phénoménologie de l'opposition, par une relation qui ne conçoit d'unité que produite par différence avec une autre (et réciproquement). Elle relevait d'une conception binariste a priori (cf. la critique de Martinet 1993 : 74-75), d'un modèle de figuration retenu pour des raisons de simplicité et pour ses possibilités de généralisation.

Sériot (1999) a souligné au terme de quels arrangements dans la présentation de son parcours biographique Jakobson avait pu assumer sa posture d'héritier légitime de la phonologie pragoise en affranchissant des prises de position eurasistes une théorie des « traits » ramenés à leurs seules caractéristiques phonétiques dont le traitement instrumental du signal garantirait la réalité et l'objectivité. De la phonologie comme discipline centrale des sciences du langage (le générativisme y substituera la syntaxe), il conservait les implications technologiques – en théorie de la communication par exemple – et esthétiques mais il estompait les considérations géopolitiques, en distendant le lien à l'anthropologie. A des relations différentielles, ce que Saussure désigne comme des « valeurs » qualifiées de « négatives », il substituait la définition

individuelle d'unités « distinctives », c'est-à-dire des propriétés sonores matérielles exploitées par le système. Parallèlement, par le commentaire qu'il faisait des manuscrits achetés par la bibliothèque de Harvard, il revendiquait une filiation saussurienne (1984) comme il revisitait à sa façon l'œuvre de Baudouin de Courtenay pour en faire un de ses précurseurs (1971). Il prenait ainsi ses distances avec l'école de Boas (à la différence de Sapir et des chercheurs de cette école, Jakobson n'a pas étudié de langue orale à partir d'un corpus qu'il aurait constitué), avec la psychologie behaviouriste de Bloomfield et aussi avec le corps de doctrine des Junggrammatikers. Il aboutissait ainsi à une vaste synthèse des sciences humaines où la linguistique servait de modèle et, dans la linguistique, à une hiérarchie qui s'élevait de la phonologie jusqu'à la poétique ou à la théorie de la communication.

3.3 L'eurasisme : un usage politique de la phonologie

Les concepts de *marque* et de *distinction* sont au principe de la justification de l'eurasisme. Le tracé d'une aire linguistique constituée par contact, extrapole jusqu'à ses dernières conséquences la théorie des ondes (*Wellentheorie*) de J. Schmidt. A la différence des isoglosses qui dessinent des frontières linéaires phonème à phonème ou morphème à morphème, sans restitution de la structure d'ensemble de chaque langue, la « mouillure » ou la « réduction/exhaustivité des phonèmes présents en position initiale » – qui sont deux des critères retenus par Troubetzkoy pour circonscrire l'eurasisme – servent à délimiter des surfaces et à construire un macro-système. La sélection d'une douzaine d'oppositions permet de réunir des populations de langue indo-européenne, finno-ougrienne et samoyède, turque (sauf le turc osmanli) et paléosibérienne qui projettent sur l'atlas une carte approximativement superposable à celle de la Russie tsariste. L'extension impérialiste est argumentée scientifiquement par la phonologie. Extrapolant le *Sprachmischung* de Hugo Schuchardt (2011), le concept de *Sprachbund* est appliqué à l'échelle planétaire, très au-delà de la situation linguistique des Balkans qui avait servi à illustrer la réalité d'une convergence par contact entre des populations linguistiquement hétérogènes.

L'eurasisme est à l'opposé d'une conception antinomique d'entités linguistiques figées, vernaculaires, constitutives de l'identité de groupements ethniques. Ce débat fait écho aux discussions qui se poursuivaient autour du *diffusionnisme* comme critique de l'*évolutionnisme* : en lieu et place d'un modèle unique de développement que devraient emprunter toutes les civilisations, chacune sur un rythme variable selon ses capacités, le diffusionnisme mettait l'accent sur l'importance des échanges et des emprunts. Quant à l'usage de la cartographie, s'il se retrouve chez Boas comme chez les dialectologues, ceux-ci se focalisent sur les variations entre les points d'enquête et celui-là sur les courants migratoires, c'est-à-dire sur une fragmentation des espaces et non sur leur extension aréale.

Troubetzkoy se situe en cela au moins dans une perspective esquissée par Baudouin de Courtenay (1972) dans deux de ses études, « Sur le caractère mêlé (*mixed*) de toutes les langues » et « Les problèmes des affinités linguistiques ». Il s'en distingue en concentrant son observation sur les composants sonore des langues et non sur l'ensemble des éléments qui constituent une langue, écartant par exemple l'étude du lexique. Dans la vision de Troubetzkoy, l'unité d'analyse élémentaire n'est ni la langue, ni le phonème mais les oppositions phonologiques qu'il qualifie de :

- « binaires » – d'où sa réticence à prendre en compte le zéro comme troisième élément,
- « distinctives », par la conversion de qualités articulatoire et/ou acoustiques en « marque »,
- « privatives » puisqu'un phonème se distingue d'un autre par au moins une marque, selon qu'il en est ou non pourvu – excepté en cas de neutralisation.

L'ensemble aboutit à la constitution d'un répertoire d'unités dont la finitude, à l'échelle de toutes les langues, est déterminée par la saturation des possibilités articulatoires, des

« oppositions bilatérales, proportionnelles, privatives et neutralisables ». Celles-ci ne sont pas l'équivalent des « différences relatives, oppositives et négatives » de Saussure, lesquelles ne sont ni fondées sur des critères purement phonétiques, ni hiérarchisées puisqu'elles se déduisent de la structure et non d'un ordre interne d'énumération des traits. Jakobson s'écartera plus encore de cette définition en réancrant la phonologie dans le signal, en production et en perception, en superposant la géométrie des traits distinctifs (phonologiques) et les résultats (phonétiques) du Visible Speech.

Les conditions de transmission ne se retrouvent pas à l'identique d'une école à l'autre. Si Troubetzkoy et Jakobson n'ont pas été formés par Baudouin de Courtenay avec lequel se devine cependant une certaine filiation intellectuelle, les disciples de Saussure, A. Meillet et M. Grammont – l'un des maîtres de la phonétique – et ses éditeurs, Ch. Bally et Ch.-A. Sechehaye, n'ont pas continué son œuvre en phonologie. C'est par une polémique, dans les colonnes du *Français Moderne* (1938-1939), entre A. Dauzat, M. Grammont et A. Martinet, qui se revendique du Cercle Linguistique de Prague (CLP), que se manifeste la première irruption du structuralisme dans le champ scientifique en France. Quant à l'allégeance au CLP si vigoureusement assumée par Jakobson, elle paraît lui avoir avant tout servi d'argument contre les héritiers de Boas et de Sapir. En recroisant les réflexions d'un travail entrepris par J. Goldsmith et B. Laks sur l'histoire de la linguistique, on examinera à présent comment les écoles américaine et française se sont constituées.

4. L'école américaine

4.1 De Boas à Sapir

En parallèle du transfert des recherches comparatistes effectué par des professeurs formés en Allemagne tels que William D. Whitney (1827-1894), Maurice Bloomfield (1855-1928), Eduard Prokosch (1876-1938) et Leonard Bloomfield (1887-1949), l'enseignement dispensé par F. Boas se distingue par une orientation qui n'est plus issue de la philologie mais de l'anthropologie (Boas est physicien et géographe de formation). L'établissement sur le terrain (*fieldwork*) de corpus de langues à tradition orale se démarque de la pratique dominante en Europe qui consiste à étudier en bibliothèque des textes rédigés dans des langues mortes, comme le font Troubetzkoy et Jakobson pour établir la diachronie des langues slaves.

Si la première publication en anglais de Boas, « On Alternating Sounds » (1889), est une réponse aux préjugés d'une écoute ethnocentriste, l'essentiel de son œuvre, du point de vue linguistique, concerne l'élaboration des techniques qui ont abouti à la définition d'un standard de confection des corpus, notamment par l'adoption d'une notation multilinéaire et par des exigences en matière de documentation – qu'il s'agisse de métadonnées pour les données ou de données pour les langues. L'impulsion donnée à l'anthropologie à partir de son enseignement à l'Université Columbia réconciliait l'universalisme, s'opposant frontalement aux doctrines racistes, et les principes d'un relativisme culturel dont la formulation sera sténographiée par l'hypothèse Sapir-Whorf.

A la différence de l'eurasisme qui part des langues pour nommer à leur confluent un domaine à l'échelle d'un continent, Boas et Sapir circonscrivent en premier des cultures dont ils soulignent les spécificités. La description des langues est un préalable à la collecte des récits, des techniques, des objets et des croyances. Ce n'est plus l'analyse de « la langue en elle-même et pour elle-même », comme l'avait énoncé Bopp (une citation interpolée dans le *Cours de linguistique générale*), qui marque le terme de la recherche mais la langue en tant qu'elle est la matrice de pratiques et le réceptacle de représentations sociales. Dans « Sound patterns in language » (1925), la critique radicale de la phonétique expérimentale appliquée à la linguistique que propose Sapir est inséparable de sa conviction qu'une réduction des langues

au signal est vouée à manquer leur signification culturelle dont il retrouve l’empreinte jusque dans la phonologie (1933).

Sur ce plan-là au moins, l’approche paraît similaire à celle adoptée par Troubetzkoy. Les phonèmes sont définis par une série d’oppositions avant que leur distribution ne les réinterprète dans un système construit à partir de leur inventaire. C’est la démarche qu’adopte l’enquêteur, pour établir ses corpus, quand il cherche à fixer les symboles les mieux ajustés à sa transcription, en concrétisant par une graphie ce qu’il perçoit avant de sélectionner ce qui paraît pertinent pour la compréhension. Quand, dans le chapitre 9 de *Language* (1921), Sapir traite des effets du contact de langues et des emprunts par diffusion (la nasalisation dans les dialectes souabes par influence du français ou la présence du yer dans des langues ouralo-altaïques sur le patron russe), il ne projette pas les contours d’une aire linguistique d’un nouveau type sur la carte de l’Europe ; il mesure les influences réciproques de cultures qui conservent chacune leur identité et leur système phonologique.

4.2 Bloomfield et les écoles européennes

Même s’il y a une ressemblance d’objet (les langues amérindiennes), les études de L. Bloomfield ne s’inscrivent pas dans cette orientation. Sa collection de matériaux sur les langues algonquines, en particulier le menomini, reste essentiellement descriptive et plus linguistique qu’anthropologique, avec un projet – la reconstruction d’une proto-langue – conforme à la tradition néo-grammairienne. Les conceptions béhavioristes que Bloomfield revendique dans *Language* (1933) l’ont éloigné, et avec lui la Linguistic Society of America (LSA), des discussions entre l’Europe et les Etats-Unis. C’est l’une des explications qui permettent de rendre compte des différends entre *l’International Journal of American Linguistics* fondé par Boas en 1917, *Language*, la revue de la LSA, créée par Bloomfield en 1925, et *Word*, lancé en 1945 par l’International Linguistic Association où Jakobson et Martinet se sont montrés particulièrement actifs. Paradoxalement, c’est Bloomfield qui, en privilégiant une conception surfaciste, a anticipé une version distributionnaliste du structuralisme représentée par Ch. F. Hockett (1955) alors que l’école structuraliste de Sapir s’orientait plutôt vers l’anthropologie et la typologie.

Tandis qu’en Europe occidentale l’enseignement comparatiste est resté centré sur les langues indo-européennes étudiées à partir des textes, Russes et Américains se sont trouvés confrontés sur leur propre territoire, et en continuité continentale, avec des langues de structure très différente et souvent non écrites. Dans l’école américaine, l’intérêt pour l’anglais était comparativement faible et la recherche concernait soit les langues de l’origine (L. Bloomfield et l’allemand, E. Haugen et le norvégien, W. Chomsky et l’hébreu), soit les langues vernaculaires. A l’Est, Baudouin de Courtenay, Troubetzkoy et Jakobson ont conservé un intérêt pour la reconstitution des états les plus anciens des langues slaves : le polonais pour Baudouin de Courtenay, le protoslave pour Troubetzkoy. Alors que Saussure, tout en réaffirmant la nature sociale de la langue, tranchait entre linguistique interne (la structure) et linguistique externe (en lien avec les sciences de l’homme, Fehr 2000), Troubetzkoy à l’Est et Sapir à l’Ouest proposaient une autre approche. Celui-ci prônait sur le sol américain un relativisme culturel en contradiction avec le mythe officiel du *melting pot*, celui-là justifiait une vision politique de la Grande Russie diamétralement opposée à la politique bolchevique des nationalités. Mais si la Russie communiste accordait droit de cité à l’expression langagière des peuples, elle conservait du tsarisme la centralisation du système académique au rebours de la politique universitaire américaine qui déléguaux états, aux villes et à l’initiative privée l’organisation de son enseignement supérieur, ce qui laissait quelque licence à une vision critique qui, en URSS, menait à l’exil ou aux persécutions.

Conclusion

Ainsi, sur les mêmes objets et pour répondre à des questionnements proches produits par les contradictions internes du développement d'une étude scientifique des langues, le structuralisme, et plus spécialement la phonologie se sont configurés de façon différenciée pour des raisons liées à l'environnement social et académique, aux propriétés et à la trajectoire des agents dans un monde en révolution. A la variété des approches répond une différence des résultats.

Parce que le modèle russe de colonisation à partir d'un fond de peuplement unique (les Slaves) entendait justifier l'agrégation de populations autochtones autour de la Russie historique, Troubetzkoy, en cela continué par Jakobson, a été conduit à privilégier une analyse en *traits* et en *marques* qui lui permettait de retrouver, au terme d'une cartographie des oppositions linguistiques, les frontières de son pays dans un processus d'acculturation et de rapprochement d'une communauté de destin à l'encontre de tout présumé biologique. La nécessité de noter les langues d'une façon qui permette de caractériser leur convergence et la confrontation avec des peuples sans écriture induisaient l'élaboration d'une théorie phonologique dont la profondeur diachronique, centrée sur l'expansion des langues slaves, justifierait a posteriori la pertinence.

Aux Etats-Unis, la politique de substitution aux peuples premiers d'une immigration inépuisable et hétérogène dominée par les WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*), aboutissait à une juxtaposition des civilisations occidentale et pré-colombiennes, que l'objectif à l'égard de celles-ci soit de les anéantir, de les asservir, de les ravalier ou de tenter de les défendre. Le multiculturalisme était un fait acquis au départ du fait de la diversité croissante des populations transférées vers le Nouveau Monde. La phonologie américaine a pris ses distances avec la phonétique instrumentale afin de mettre l'accent sur une transcription appréhendée comme la condition d'accès à des cultures, comme une technique au service de la confection de corpus (Pike 1947). La dimension génétique, à l'inverse de l'eurasisme, peut ne pas en être absente et les schémas migratoires, qui recourent à des preuves par les marqueurs biologiques, ont depuis lors repassé l'Atlantique pour servir d'explication à la diffusion des langues indo-européennes (Renfrew 1994).

En résumé, on pourrait dire que :

- dans l'école russe, les traits dessinent une convergence et une réunion à terme dans une même communauté typologique de peuples en contact parlant des langues hétérogènes suivant le modèle du *Sprachbund* ;
- dans l'école américaine, les langues apparaissent comme des entités coexistantes, chaque langue représentant un peuple campé dans un parler et une culture ouverts aux contacts qui les remodelent sans les confondre (hypothèse Sapir-Whorf) ;
- dans l'école française, une langue a une structure propre, sans lien avec quelque perspective culturelle ou quelque visée politique que ce soit, une « entité autonome de dépendances internes » (Hjelmslev) qui se prête par ses propriétés à la formalisation.

Bibliographie

- ANDERSON, S. R. (1985), *Phonology in the Twentieth Century. Theories of Rules and Theories of Representations*, Chicago, UCP.
- ARNAULD, A. & LANCELOT, C. (1660), *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Pierre Le Petit.
- BAUDOIN DE COURTENAY, J. (1895), *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen. Ein Kapitel aus der Psychophonetik*, Strasbourg, Trübner, traduction dans Baudouin de Courtenay (1972), 144-212.

- (1972), *Anthology : the beginnings of structural linguistics*, Bloomington, Indiana University Press.
- BERGOUNIOUX, G. (2010), « Du corpus en linguistique », in H. Boyer (éd.), *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Lambert-Lucas, 15-22.
- (soumis), « La linguistique de corpus et la partition des structuralismes », in *HEL*.
- BLOOMFIELD, L. (1933), *Language*, New York, Henry Holt.
- BOAS, F. (1889), « On Alternating Sounds », *The American Anthropologist* II, January, 47-53.
- (1911), *Handbook of American Indian Languages*, Washington, Government Printing Office.
- BOPP, F. (1866), *Grammaire comparée des langues indo-européennes* 1, Paris, Imprimerie Impériale.
- BOURDIEU, P. (2014), *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- CHEVALIER, J.-C. & ENCREVE, P. (éds) (1984), « Vers une histoire sociale de la linguistique », *Langue française* 63.
- CHOMSKY, N. & HALLE, M. (1968), *The Sound Pattern of English*, New York, Harper & Row.
- DAUZAT, A., GRAMMONT, M. & MARTINET, A. (1939) « La phonologie. Discussion », *Le Français Moderne* 1, 37-40.
- DOSSE, F. (2012), *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte.
- ENCREVE, P. (éd.) (1977), « Linguistique et socio-linguistique », *Langue française* 34.
- FEHR, J. (2000), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- GRAMMONT, M. (1938), « La néophonologie », *Le Français Moderne* 3, 205-211.
- GREENBERG, J. (2005), *Genetic Linguistics : Essays on theory and method*, Oxford, OUP.
- HOCKETT, Ch. F. (1955), *A Manual of phonology*, Bloomington, Indiana University Press.
- JAKOBSON, R. (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- (1971), « The Kazan' school of Polish linguistics and its place in the international development of phonology », in *Selected Writings II : Word and Language*, La Haye, Mouton, 394-428.
- (1984), « La théorie saussurienne en rétrospection », in *Linguistics* 22, 2 : 161-196.
- , FANT, G. & HALLE M. (1952), *Preliminaries to speech analysis*, Cambridge, MIT Press.
- JESPERSEN, O (1922), *Language : its nature, development, and origin*, New York, Henry Holt.
- LAKS, B. (2008), « Pour une phonologie de corpus », *Journal of French Language Studies* 18, 1, 3-32.
- MARTINET, A. (1938), « La phonologie », *Le Français Moderne* 6, 131-146.
- (1993), *Mémoires d'un linguiste*, Paris, Quai Voltaire.
- PIKE, K. (1947), *Phonemics. A tentative for reducing languages to writing*, Ann Arbor, University of Michigan Publications.
- RENFREW, C. (1994), *L'Énigme indo-européenne*, Paris, Flammarion.
- ROUSSELOT, J.-P. (1897-1901), *Principe de phonétique expérimentale*, Paris-Leipzig, Welter.
- SAPIR, E. (1921), *Language : an introduction to the study of speech*, New York, Harcourt, Brace and C°.
- (1925), « Sound patterns in language », *Language* (1), 37-51.
- (1933), « La réalité psychologique des phonèmes », *Journal de Psychologie normale et pathologique* 30, 248-265.
- SAUSSURE, F. de (1879), *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
- (1995), *Phonétique. Il manoscritto di Harvard*, édité par M.-P. Marchese, Padoue, Unipress

- (1996), *Premier Cours de linguistique générale (1907) : d'après les cahiers d'Albert Riedlinger / Saussure's first course of lectures on general linguistics (1907) : from the notebooks of Albert Riedlinger*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford, Pergamon.
- (1997), *Deuxième Cours de linguistique générale (d'après les cahiers d'A. Riedlinger) / Saussure's second course of lectures on general linguistics from the notebooks of Albert Riedlinger*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford, Pergamon.
- (2001), *Ecrits de linguistique générale*, édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.
- SEROT, P. (1999), *Structure et totalité*, Paris, PUF.
- SCHUCHARDT, H. (2011), *Textes théoriques et de réflexion*, Limoges, Lambert-Lucas.
- SWADESH, M. (1986), *Le Langage et la vie humaine*, Paris, Payot.
- VAN GINNEKEN J. (1907), *Principes de linguistique psychologique*, Amsterdam-Paris-Leipzig, Van der Vecht-Marcel Rivière-Harrassowitz.
- TROUBETZKOY, N. (1996), *L'Europe et l'humanité*, édité par P. Sériot, Sprimont, Mardaga.
- (2006) *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*, Lausanne, Payot.
- TRUBETZKOY, N. S. (1939), *Grundzüge der Phonologie*, Prague, *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 7.
- VIEL, M. (1984), *La notion de « marque » chez Trubetzkoy et Jakobson. Un épisode de l'histoire de la pensée structurale*, Paris, Didier Erudition.